

Théâtre et beau livre

Christian Saint-Pierre and Emmanuel Simard

Number 178, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. & Simard, E. (2020). Review of [Théâtre et beau livre]. *Lettres québécoises*, (178), 76–78.

Œuvre de mémoire

Théâtre par Christian Saint-Pierre

Dans *ICI*, sa première pièce publiée, Gabrielle Lessard explore la tumultueuse histoire de Radio-Canada et celle du quartier qui héberge le diffuseur public depuis plus de cinquante ans, tout en réfléchissant à ses rôles de femme, d'artiste et de citoyenne.

Après *Retenir l'aube* (2013), pièce dans laquelle une fratrie est paralysée par la peur, et *Les savants* (2016), qui se déroule dans un Québec confronté à un boom démographique fulgurant, sans oublier l'adaptation théâtrale de *Déterrer les os*, le roman de Fanie Demeule (Hamac, 2016), l'autrice, metteuse en scène et comédienne Gabrielle Lessard a créé *ICI* à l'Espace Libre en mars 2019. Le texte est paru en juin dernier aux éditions Somme toute.

Un joyau

« J'ai fait des recherches pour retracer le comment et le pourquoi du déménagement de ce que je croyais être un joyau patrimonial et culturel inaltérable », explique Lessard en préambule. En plongeant dans « la complexe et riche histoire » de Radio-Canada, la dramaturge apprend que la société d'État « s'est battue pour gagner son indépendance comme le Québec se battait pour la sienne » et qu'elle a « glissé vers les contraintes du financement privé et la course aux cotes d'écoute qui en découle ».

Pour transformer ses découvertes en pièce de théâtre, Lessard a entrelacé trois destins dans le quartier Centre-Sud. Née en 1890, Anne travaille à l'usine. Au début des années 1960, la vieille dame doit quitter son appartement au moment de la vague d'expropriations. En effet, la majeure partie du quartier est rasée pour laisser la place à la nouvelle tour de Radio-Canada : « Six cent soixante-dix logements. Douze épiceries. Treize restaurants. Huit garages et environ vingt usines. Détruits. Cinq

mille personnes touchées. » Fils d'un journaliste de Radio-Canada, Sébastien, qui voit le jour en 1960, considère la relocalisation de sa famille comme l'occasion d'entrer dans la modernité. Adulte, il hérite de l'immeuble d'habitation de ses parents et œuvre dans le milieu communautaire. Catherine, née en 1990, est actrice et loue un appartement délabré dans l'édifice appartenant à Sébastien. En quête d'identité, de sens et de revenus, elle cède au puissant désir d'écrire afin de créer « une histoire qui résisterait aux pelles des promoteurs de l'uniformisation ». Cette Catherine, vous l'aurez compris, est l'alter ego de l'autrice.

Théâtre et réalité

Quand elle apprend que Radio-Canada est sur le point de déménager dans un nouvel immeuble, l'autrice se lance dans une enquête qui lui tient à cœur.

Cette pièce est donc toute personnelle, explique-t-elle. C'est mon chemin qui croise celui de l'histoire. Ce sont mes rêves qui croisent ceux des autres et c'est mon sentiment d'impuissance qui choisit de déposer le poids du monde dans la terre, voir s'il ne s'y cacherait pas un germe.

À la manière du travail de Christine Beaulieu autour d'Hydro-Québec, mais en s'appuyant moins sur des entrevues et davantage sur des livres ainsi que sur des films, Lessard utilise le théâtre pour sonder la nature du rapport des Québécois-es avec Radio-Canada. Ce qu'elle fait d'ailleurs en toute candeur : « Tsé, je suis juste comédienne, précise le personnage de Catherine. Je connais

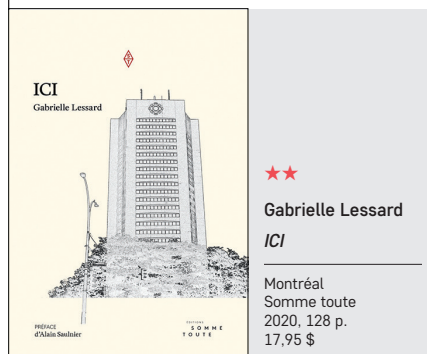
pas ça tant que ça. J'ai l'impression que je connais rien. »

Cela dit, l'écrivaine approfondit son sujet : en fait foi la longue liste de références publiée en fin d'ouvrage. Enjeux politiques, linguistiques, urbanistiques... la synthèse est admirable. Le commun des mortels apprendra beaucoup sur le passé, le présent et le futur du diffuseur public. D'ailleurs, le journaliste Alain Saulnier, directeur de l'information à Radio-Canada de 2006 à 2012 et auteur du livre *ICI était Radio-Canada* (Boréal, 2014), écrit dans la préface : « À n'en pas douter, l'autrice aime Radio-Canada et nous oblige à revenir sur notre histoire d'affection envers le service public. »

Malheureusement, la situation dramatique est bien mince. La pièce n'est pas dénuée d'humour, perceptible notamment dans l'autocritique dont Catherine fait preuve, mais elle est aussi fâcheusement dépourvue d'antagonismes. Il y a quelques nobles appels à la mobilisation, mais ils sont souvent atténués par un surplus de naïveté :

Les promoteurs, c'est pas juste des gentils. La culture va rester en danger, la gentrification va s'intensifier, encourager l'étalement urbain... Mais ça, c'est tant et aussi longtemps qu'on se laisse faire. Et plus on se laisse faire, moins on a de fierté et de confiance en nous.

On déplore en fin de compte que l'œuvre soit plus didactique que documentaire, plus instructive que polémique, plus informative que poignante.



Des lendemains féconds

Théâtre par Christian Saint-Pierre

Dans *Coco* et *Sissi*, ses deux premières pièces, Nathalie Doummar aborde le désir, l'amour, la famille et l'amitié selon une perspective féministe galvanisante, tout en faisant preuve d'un humour irrésistible et en exprimant une profonde soif de changement.

Après *Kink* (2019), de Frédéric Sasseville-Painchaud et Pascale St-Onge, et *Guérilla de l'ordinaire* (2019), de Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent, c'est au tour des textes *Coco* et *Sissi* d'être publiés en un volume dans « LA NEF ». Codirigée par Marie-Claude St-Laurent, Marie-Claude Garneau et Marie-Ève Milot, la nouvelle collection des éditions du Remue-ménage, peut-on lire sur le site de la maison, « met de l'avant les dramaturgies féministes contemporaines et les fait résonner avec leurs prédécesseures ».

L'imperfection devient reine

La création de *Coco* a eu lieu en 2016, à La Petite Licorne, dans une mise en scène de Mathieu Quesnel. À la manière de *Table rase* (Dramaturges éditeurs, 2017), la pièce de Catherine Chabot qui a vu le jour à la même époque, la comédie dramatique réunit quatre jeunes femmes dans une maison de campagne un mois après la mort de Coco, leur amie d'enfance. Elles sont à l'aube de la trentaine, mais il leur arrive également, grâce à de judicieux retours en arrière, d'avoir dix ou quinze ans de moins. Leurs échanges aigres-doux, souvent animés, d'une franchise désarmante, portent notamment sur l'amour, l'amitié, le corps, la sexualité et la maternité.

La création de *Sissi* a eu lieu en 2019, toujours à La Petite Licorne, dans une mise en scène de Marie-Ève Milot. Romy, que ses proches appellent Sissi, en référence à Romy Schneider (qui fut révélée au grand écran dans le rôle de l'impératrice d'Autriche), est mariée à Pete. Tous deux d'origine égyptienne,

ils sont les parents d'un garçon de quatre ans qu'ils ont adopté. Alors qu'elle a tout pour être heureuse, Sissi est convaincue d'être incompétente. Lorsqu'elle rencontre Marilyn et Jérémie, qui ont également adopté un enfant et qu'elle considère comme de « vrais Québécois », la pièce prend une tournure désopilante, pour ne pas dire vaudevillesque. Elle fait aussi réfléchir à des enjeux comme la vie en société et les difficultés au sein du couple.

En guise de contrepoint aux dialogues souvent cinglants, Doummar a imaginé un espace intemporel, le « No Land », dans lequel des apartés entraînent les lecteur·rices dans la psyché des protagonistes. Dans *Coco*, c'est « un accès aux pensées et aux obsessions de certains personnages ». Ce non-lieu accueille des confidences impudiques sur des sujets tels que la sexualité compulsive, l'homosexualité refoulée et l'asexualité. Dans *Sissi*, le « No Land », intrinsèquement lié à la mise en scène, offre un accès muet, autrement dit visuel, « à l'inconscient et aux désirs de l'héroïne ».

Un lieu où se rencontrer

Toutes deux incarnées sur scène par Doummar, *Coco* et *Sissi* sont des héroïnes captivantes aux préoccupations semblables. La première, avant de mourir dans la fleur de l'âge, adresse des lettres poignantes à une enfant qui ne naîtra jamais :

Personne ne pourra te tailler. Ton existence entière t'appartiendra et tu ne t'éteindras pas dans le parcours d'un être inventé que tu n'es pas. Ce sera si aisé pour toi d'être libre, ma fille.

La seconde souhaite être la meilleure mère, conjointe, amie et citoyenne : « Fait que je vais inventer une nouvelle façon d'être une mère, d'être une famille, et d'être une amoureuse. Comme ça, plus de déchirements, plus de culpabilité, plus de larmes ! [...] Je vais sauver les familles nucléaires ! » À vrai dire, tous les personnages sont irrésistibles. Capables autant de mauvaise foi que de bienveillance, incohérents et vulnérables, ils flirtent souvent avec la caricature sans jamais y sombrer.

Selon Caroline Dawson, dont le « texte-pont » éclairant et senti a été placé entre les deux pièces, Doummar exprime à travers ses protagonistes un désir d'appartenance qui ne tient pas du tout du conformisme : « Si elle secoue les épouvantails qui nous servent de normes collectives, c'est pour mieux montrer que son vœu le plus cher demeure, à chaque fois, de trouver des semblables avec qui créer un lieu où réellement se rencontrer. » C'est bien là que réside la portée féministe de *Coco* et *Sissi* : dans cet appel à la rencontre et à la sororité. « Nathalie Doummar l'a bien compris, écrit Dawson, la seule façon de nous élever [...] [est] de se confronter au regard des autres femmes, de provoquer les vérités entre nous, de prendre le temps de se rencontrer, si nous sommes chanceuses, de trouver des sœurs. » Elle conclut : « [C]'est l'amitié féminine qui sera à même d'enfanter, chez nous toutes, des lendemains féconds. »



Capteurs d'élan

Beau livre par Emmanuel Simard

Pour peu que l'on s'intéresse au cinéma, il faut lorgner du côté des éditions Somme toute, qui commencent à se forger un catalogue pertinent sur le septième art. À preuve : leur plus récente parution, *XPQ : traversée du cinéma expérimental québécois*, publiée en collaboration avec la Cinémathèque québécoise (CQ).

Sous la direction de Ralph Elawani (qui collabore également à LQ ; NDLR) et de Guillaume Lafleur, directeur de la diffusion et de la programmation à la CQ, l'ouvrage, hybride, à mi-chemin entre le bel objet et le livre de facture standard, s'impose néanmoins comme un essai à part entière sur un sujet souvent délaissé au profit d'histoires plus officielles. Niché, il est vrai, et bien que traitant d'une réalité québécoise, *XPQ* puise aussi dans les richesses du cinéma mondial. Il propose un panorama qui paraîtra sans doute trop bref aux yeux de certain-es – « malédiction d'un travail non exhaustif », comme l'affirment « L'un » et « L'autre » dans l'avant-propos –, mais la « traversée » de ce « régiment d'indociles » est étonnante.

Kaléidoscope

Créée à partir de photogrammes de films de Daïchi Saïto par l'artiste collagiste Marie-Douce St-Jacques, la couverture, d'un noir et blanc contrasté, est agrémentée de trois lettres orange fluo, comme une constellation enflammée dans le ciel : « X », « P » et « Q ». Les images présentées entre les chapitres sont également signées du coup de ciseau de St-Jacques.

Tel un kaléidoscope, le cinéma expérimental constitue, aux yeux de l'artiste, un foyer de réagencement, un brasier de lumière et de poésie prestidigitatrice charpentant des œuvres multiples et plurielles.

Ces mots, écrits à propos du travail de la collagiste, conviennent aussi au

présent ouvrage, d'une grande richesse esthétique : pensons notamment à la mise en page, au choix des fontes et au soin apporté aux visuels (images de films, photogrammes, photos d'artistes, documents d'archives). Le seul bémol réside dans l'application d'un filtre mauve sur la quasi-totalité des éléments visuels, dont la lisibilité est altérée. Peut-être aurait-il été judicieux d'ajouter une touche chromatique complémentaire, comme cet orange fluo de la couverture, question de briser un tantinet la monotonie.

Histoire(s) du cinéma

Respectant la chronologie du cinéma expérimental – de ses balbutiements à la vidéo expérimentale, en passant par ses croisements avec le cinéma d'animation et le retour à la création analogique avec le collectif Double négatif –, les contributions exposent aussi les autres facettes de cet art « souvent indissociable de ses lieux de diffusion ». Diffuseur-ses, praticien-nes et programmeur-rices défilent dans des entretiens qui apportent une synergie palpable et un intérêt grandissant pour les lecteur-rices. L'entrevue avec Benjamin R. Taylor, membre fondateur du microcinéma *la lumière collective*, nous éclaire sur les défis que présente la diffusion en salle de ce type de productions. Songeons aussi à l'entretien mené avec Pierre Hébert : tout en revenant sur son itinéraire personnel, il dresse un bref portrait historique de ce cinéma plus *underground*. De plus, les divers-es collaborateurs-rices couvrent plusieurs champs où le cinéma expérimental

a pu exercer son influence : le social, le politique, l'esthétisme, l'art et la musique. Ils et elles rendent palpable la puissance du septième art, « plus excitant que le phosphore, plus captivant que l'amour », comme l'écrivait Antonin Artaud. Le survol que propose Fabrice Montal dans son texte est à cet égard un bon exemple. En balisant l'histoire du cinéma expérimental à partir de la vidéo, il met en évidence les possibles ramifications de cet art pluriel et protéiforme. De plus, les œuvres qu'il présente sont, comme le souligne Guillaume Lafleur dans son entretien avec la cinéaste Louise Bourque, en constant dialogue avec la notion de cinéma expérimental. Les recoupements multiples et fertiles avec les autres disciplines sautent dès lors aux yeux. De telles contributions sont particulièrement éclairantes.

Je demeure plutôt sceptique quant au post-scriptum signé par André Habib, qui reprend l'intégralité de sa préface au livre du cinéaste Daïchi Saïto, *Moving the Sleeping Images of Things Towards the Light* (2013), publié aux éditions du Laps. N'aurait-il pas été plus intéressant d'ouvrir vers des perspectives futures ? Ou cela aurait-il rendu l'ouvrage un brin trop « culturel » ? Habib, émotionnellement attaché à l'œuvre du cinéaste, « qui semble toujours être enracinée ici », en explique cependant des subtilités qui témoignent d'un moment charnière de l'histoire du cinéma expérimental montréalais. À travers le prisme de la pratique de Saïto, Habib condense les exigences et les préoccupations de cet art exploratoire, d'une puissance poétique inégalable.



★★★★

Ralph Elawani
et Guillaume
Lafleur (dir.)

*XPQ : traversée
du cinéma
expérimental
québécois*

Montréal
Somme toute
2020, 320 p.
35,95 \$